

Rentrée 1971 : Nicole Loraux dépose au « Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes », dirigé par Jean-Pierre Vernant, un sujet de thèse de 3^e cycle intitulé « Recherches sur l'oraison funèbre » sous la direction de Pierre Vidal-Naquet. Rentrée 1994 : Nicole Loraux est épuisée. Une attaque cérébrale la cloue sur un fauteuil, emprisonne sa main et fait taire sa voix. Entre ces deux mois d'octobre, vingt-trois années de présence lumineuse sur le devant de l'histoire de l'Antiquité et un impressionnant travail de recherche mené avec autant de vibrante intelligence que de passion communicative et d'écoute attentive ! En témoigne la liste ci-jointe, et vraisemblablement incomplète, de ses publications¹. Inattendu, l'ordre de leur recensement risque de rendre cette bibliographie d'une consultation difficile. Strictement chronologique, il est fondé sur un double refus, refus de séparer, comme le veut la tradition universitaire, articles et livres, et refus de classer les articles par catégories. Ce choix atypique tente de rendre compte, autant que faire se peut, de l'originalité de la démarche, de la continuité d'une œuvre luxuriante et de l'entrelacement de toutes les investigations menées. Le chemin de Nicole Loraux est « un chemin non tracé qui se fait en marchant ». Elle avoue elle-même avoir préféré, aux voies bien balisées des disciplines, toujours enclines à se refermer sur elles-mêmes, « les chemins de traverse » (« Repolitiser la cité », 1986, p. 240) qui banalisent leurs frontières. La maladie a interrompu son parcours, mais il suffit de suivre les brisées dont elle l'a jalonné pour se rendre compte que ses diverses instances de recherche, si spécifiques soient elles, n'ont jamais cessé de coexister, de se croiser et de s'insérer dans un tout indissociable. C'est à cette cohérence constitutive que son œuvre interrompue doit d'avoir atteint son *telos*, son terme et sa plénitude. Depuis *Les enfants d'Athéna* qui connurent, d'emblée, une fulgurante échappée hors du cercle des hellénistes, le lectorat de Nicole Loraux est très composite. Porteur d'intérêts, de connaissances et d'expériences divergentes, il peut être parfois enclin à parcelliser sa recherche. Conçu comme une chronique, ce catalogue veut être une invitation à refaire le chemin de l'auteure en sa compagnie, un chemin jalonné par ses publications et les aperçus qu'elle y ouvre sur les étapes d'une recherche menée « sur la pointe des pieds », et donc aussi une incitation à construire soi-même sa biographie intellectuelle dans sa totalité.

De la quête de l'idéologie de la cité.

Pourquoi avoir choisi en 1971, comme sujet de thèse, l'oraison funèbre, une « institution de parole » spécifique de la démocratie athénienne ? Une occurrence de « L'oubli dans la cité » (*L'Homme*, 1980, p. 224) rend sans doute compte de quelques années de doute, d'interrogations et de réflexions après l'agrégation de Lettres classiques obtenue en 1965. « Ni subite, ni dominée, la rencontre d'un objet est le produit des méandres d'une recherche ; elle a eu lieu bien avant qu'on s'en avise, au cours d'un cheminement, pour une bonne part

inconscient, à travers des investissements théoriques qui longtemps coexistent avant de se croiser ». Pour une sévrienne formée dans la tradition des « humanités », pour une philologue qui voit les images d'une culture à travers les sons de sa langue, pour une littéraire qui suit le séminaire de Clémence Ramnoux sur le *Parménide*, pour une « citoyenne » très impliquée dans les problèmes de « nos » démocraties, décider d'une thèse d'anthropologie historique préparée dans le cadre du « Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes » (qui allait devenir le « Centre Louis Gernet ») représentait, dans les années soixante, un choix qui exigeait délibération, engagement et cohérence avec soi-même. Sans doute parce qu'elle avait été tout cela au départ, cette thèse éblouissante, soutenue en 1977 sous le titre *Athènes imaginaire. Histoire de l'oraison funèbre et de sa fonction dans la cité classique* (devenu, lors de l'édition en 1981, *L'invention d'Athènes*), a été une innovation scientifique fondamentale et a pu servir de matrice aux recherches ultérieures de son auteure, conditionner en quelque sorte la continuité de son œuvre.

C'est au reste ce que Nicole Loraux écrit, en 1993, dans la préface de l'édition abrégée de sa thèse (p. 14), en prenant pour exemple le problème de l'autochtonie. « Les questions ont été ouvertes » dans *L'invention d'Athènes*, dit-elle, mais il me restait « à les suivre dans leur spécificité comme dans la diversité des instances » où elles s'inscrivaient. Une de ces « questions ouvertes » informe, semble-t-il, toutes les autres. « C'est aux pages consacrées à la représentation que la démocratie athénienne s'est donnée d'elle-même que je tiens le plus » (p. 15). Pour caractériser les multiples écarts qu'elle repérait entre le *logos* officiel des oraisons funèbres et les *erga* de l'histoire, Nicole Loraux parlait, en 1977, dans la conclusion de son ouvrage d'idéologie, de « fonction idéologique », de « discours idéologique », avant de se décider pour « imaginaire » politique. Elle revient sur ces désignations dans sa préface de 1993. En dépit de ceux qui s'étonnent de la présence d'« un terme aussi encombrant » (que le terme idéologie) et « qui ne semble pas être de saison », « je ne vois pas », dit-elle, « de terme plus pertinent pour désigner la configuration politico-intellectuelle qui propose la cité, c'est-à-dire l'idée d'une cité, une, indivisible et en paix avec elle-même, comme un modèle historiquement incarné de l'Athènes démocratique, à l'usage des Athéniens et des modernes ». L'analyse de la fabrication de ce modèle l'amène à considérer qu'il est construit sur plusieurs « évitements ». Le discours officiel démet le *dêmos*, le peuple, de son *kratos*, du « pouvoir » victorieux et sans appel qu'il exerce dans les faits, au profit de l'entité *polis* dont l'idéalité s'exprime dans le langage de l'*aretê*, de l'« excellence ». Il dénie l'existence de la *stasis*, de la division, des « turbulences », de la guerre à l'intérieur du corps civique. En recourant à la naissance autochtone de tous les citoyens pour signifier l'*isogonia* (l'égalité de naissance), l'*eugeneia* (la noblesse), l'*isonomia* (l'égalité politique) et la *philia* (la relation d'amitié) du groupe de descendance ainsi constitué, une descendance exclusivement masculine, il fonde son utopie politique sur le

mythe des origines de la cité, sur la séparation des sexes et l'exclusion des femmes du politique.

L'invention d'Athènes installe sur le métier de l'historienne du politique une réflexion sur la mort (et la corporéité), le genre et le temps. L'analyse de la conception démocratique de la « belle mort » masculine, qui implique l'effacement de la matérialité des corps, introduit une étude comparative avec la tradition épique de la mort héroïque centrée sur la beauté du corps mort et inaugure une réflexion réitérée sur la mort, la mémoire et l'immortalité. Dès 1977, la prise en compte des diverses temporalités en usage dans la cité démocratique commande toute la démonstration : Athènes est à la fois la cité froide des anthropologues et la cité chaude des historiens. Alors que les Athéniens vivent dans le temps linéaire de l'événement et de leurs divisions, lors du rituel des funérailles, le discours idéologique procède à une installation imaginaire de la cité dans un temps intemporel, un bel hors-temps répétitif, « pure plénitude, coïncidence toujours renouvelée de la cité à elle-même dans la révélation de l'*areté* ». Ce temps fantasmatique n'est pas immuable et s'articule avec « le temps vécu de l'histoire athénienne », avec ses périodes de gloire et de difficultés. Il est « présent démesurément étiré » chez Thucydide et passé de plus en plus éloigné chez Lysias et Démosthène. Enfin, si Nicole Loraux ne pose pas explicitement ici, comme elle l'a déjà fait ailleurs, la question du travail de l'historien dans un entre-deux temporel et celle de l'usage de l'analogie en histoire en tant que forme d'approche et non de vérité (« Problèmes grecs de la démocratie moderne », 1976), la conclusion de sa thèse situe sa lecture des oraisons funèbres, et toutes les lectures qui ont précédé la sienne, dans un « entre-deux du présent et du passé ».

Le mythe et l'idéologie, les hommes et les femmes, la mort et les morts, le temps répétitif du rituel et le temps linéaire de l'histoire, le discours et les *erga*, la démocratie athénienne et nous ! Thèse d'anthropologie politique, *L'invention d'Athènes*, se situait au carrefour des sciences humaines. Comme le dit Nicole Loraux dans la préface de l'édition abrégée de 1993, ce qui a été lu dans ce livre ne fut pas toujours ce qu'elle avait soupçonné. Sa tentative de comprendre ce qu'est une « institution de parole » entrait dans le champ de disciplines confrontées, comme le droit, à la nécessité de réélaborer la notion d'institution. Son effort pour donner une dimension sexuée à l'étude de l'idéologie démocratique arrivait au moment où la notion de « genre », qui prenait forme aux États-Unis, allait suppléer celle de « rapports sociaux de sexes » et fonder la problématique des travaux sur le masculin et le féminin en Occident. Sa réflexion sur la situation de l'historien entre passé et présent et sur l'idéologie politique d'une société ancienne rencontrait les préoccupations de spécialistes du politique, historiens, sociologues ou philosophes, et ouvrait la possibilité d'une approche comparative étendue hors du champ des sociétés modernes où elle était confinée. Ces

convergences et l'admiration suscitée par son travail ont, sans doute, conforté Nicole Loraux dans sa quête de « voies traversières » à jeter entre les disciplines traditionnelles et leurs méthodes d'approche.

À la quête de son « âme ».

Les questions ouvertes dans *L'invention d'Athènes* pour une approche anthropologique de la cité n'ont jamais été refermées. Jusqu'au bout d'un cheminement que contribuent à tracer les lectures, les séminaires, les débats en cours, les rencontres et de multiples invitations en France et à l'étranger, Nicole Loraux les mène de concert, les sollicite et les entrelace. Deux exemples parmi d'autres ? 1980 : alors qu'elle vient d'introduire les femmes dans sa réflexion sur la mort (« La gloire et la mort d'une femme », 1979), elle aborde longuement le problème de l'usage de l'analogie dans la recherche historique (« Thucydide n'est pas un collègue » et « La Grèce hors d'elle ») et rédige un article fondamental sur la *stasis* (« L'oubli dans la cité »). 1991 est une année absolument débordante : Nicole Loraux s'interroge sur le travail de l'historien dans un article clef, « L'homme Moïse et l'audace d'être historien », dans une série de conférences qu'elle fait au Brésil (où elle intervient aussi sur la tragédie), dans plusieurs articles et en particulier dans « La démocratie à l'épreuve de l'étranger » ; elle aborde à nouveau la question de la mort (« Le point de vue du mort »), celle de la *stasis* (« Reflexions of the Greek City on unity and division ») et consacre deux entretiens (avec Nathalie Ernoult et Annick Jaulin) et plusieurs articles (dont « La terre, la femme. Figures anciennes, constructions modernes ») à la problématique du genre.

Ce qui est nouveau, c'est qu'elle interroge désormais « les questions ouvertes » au début de son parcours à partir d'un champ d'investigation considérablement élargi et de problématiques nouvelles ou renouvelées. Il n'y a pas rupture de la recherche, mais redéploiement, accélération, plénitude, fulgurance. L'imaginaire hellénique sur lequel elle travaille reste un imaginaire sans image au moment où les recherches anthropologiques du centre Louis Gernet s'orientent de plus en plus vers l'étude des représentations figurées (« Repolitiser la cité », 1986) et, s'éloignant du politique, tendent à immobiliser la cité dans le temps répétitif du rituel. Ses travaux demeurent un pari sur les textes, sur la valeur heuristique d'une descente en profondeur dans leur langage polysémique. Mais sa quête de la transparence, d'abord essentiellement réservée à l'approche des discours civiques de la cité classique, s'étend dorénavant à toutes les formes langagières des périodes archaïques et classiques que nous appelons indûment « genres littéraires » car elles étaient en leur temps des « actes de parole ». Deux secteurs occupent une place essentielle : l'épopée et la tragédie. Des contacts réitérés avec les universités Cornell et Harvard et avec les travaux de

l'École américaine (Gregory Nagy, Pietro Pucci et Laura Slatkin notamment) sur la poésie archaïque (En 1994, elle traduit avec Jeannie Carlier *Le meilleur des Achéens* de G. Nagy) amènent Nicole Loraux à se passionner pour leur approche renouvelée des poèmes homériques. Ils confortent peut-être l'ampleur prise par la tragédie classique dans ses investigations (ce sont les textes jamais publiés de 7 conférences faites aux USA en 1993 à la demande de G. Nagy et de P. Pucci qui sont reprises dans *La voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque* en 1999). En fait les liens de Nicole avec le théâtre, et en particulier la tragédie, sont quasiment originels ! Son premier article, « L'interférence tragique » (1973) est un compte rendu de l'ouvrage de Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne I*, et oriente déjà son approche de la question vers les relations entre le politique et la tragédie, entre la Pnyx, où les citoyens rassemblés sont acteurs, et le théâtre de Dionysos, où ces mêmes citoyens rassemblés sont spectateurs. Son atelier sur le théâtre est, comme son atelier sur l'histoire, un lieu de confrontation entre le passé et le présent. De même qu'elle examine la fonction de la tragédie, un « oratorio » des passions et du deuil, dit-elle, dans une cité dont le discours officiel dénie le caractère conflictuel du politique et qui interdit de mettre en scène toute actualité perturbante pour les citoyens/spectateurs, elle s'interroge sur les usages qu'en font ses contemporains, et en premier lieu les metteurs en scène et les acteurs. Elle traduit avec François Rey *Hécube* et le *Cyclope* pour Bernard Sobel et le théâtre de Gennevilliers. Elle traduit aussi *l'Orestie*, toujours en collaboration avec François Rey, pour un spectacle télévisé de Bernard Sobel. et elle rédigera, beaucoup plus tard, pour Les Belles Lettres l'introduction et les notes de la traduction d'*Antigone* par Paul Mazon.

En même temps qu'elle intègre dans son champ d'investigation du politique cet « anti-politique » qu'est pour elle la tragédie et qu'elle mène ses « filatures » dans l'imaginaire hellénique depuis l'émergence de la cité jusqu'à la fin du ive siècle (Athènes est-elle toujours Athènes à ses yeux après 322 ?), Nicole Loraux expérimente des problématiques nouvelles ou renouvelées. Plus qu'une lectrice des textes à examiner, elle est une « écouteuse à l'ouïe perçante » d'une langue qu'elle manie en virtuose avec un bonheur gourmand : « les mots voient » (*L'interprétation des textes*, 1989) et lui donnent à voir et tellement à penser ! Le travail sur les mots, fondamental dès les débuts de sa recherche, joue de plus en plus un rôle initiateur dans le débrouillage des opérations de pensée examinées. Pour elle la sédition dans la cité telle que l'analyse Thucydide est d'abord « une sédition dans les mots » (*Quaderni di storia*, 1986). Le rapport de ressemblance, une ressemblance penchée vers la similitude, qu'elle établit entre la guerre civile et la guerre dans la famille (*Studi storici*, 1987) passe par une étude serrée des termes employés. Sa traduction de *l'Orestie* suscite un travail lumineux sur la métaphore eschyléenne, « La métaphore sans métaphore » (1989). À sa propension naturelle vers la philosophie, au

dialogue quotidien de toute une vie avec Patrice Loraux (« *L'athenaion politeia* avec et sans les Athéniens », avec Patrice Loraux, *Rue Descartes*, 1991), à la fréquentation de séminaires philosophiques comme celui de Jacques Derrida (« Le retour de l'exclu », *Autour du séminaire de Jacques Derrida*, 1994), Nicole Loraux doit certainement ce mouvement de balancier qui la ramène régulièrement vers Platon (et tout particulièrement vers le *Ménexène* et son pastiche de l'oraison funèbre). Va-t-il en s'accroissant ? C'est en se fondant sur une approche philosophique de la question qu'elle se démarque de l'interprétation des spécialistes des religions dans ses dernières études sur les rapports que la femme entretient avec la terre, la Terre et la Terre-Mère dans l'imaginaire athénien.

Ses contacts très étroits, dès le début des années 80 (elle fonde alors avec Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière le très informel « groupe du 30 juin »), avec des psychanalystes chercheurs et praticiens, lui permettent d'associer Freud et Lacan à la philologie et à la philosophie dans sa recherche historique. L'historienne, là encore, conçoit son atelier comme un lieu de fructueux va-et-vient entre le passé et le présent, entre les opérations de pensée hellènes et les théories psychanalytiques. C'est bien sûr le cas dans ses analyses des représentations du féminin (« Entretien » avec Nathalie Ernoult, 1991) et du masculin en pays grec. Son examen réitéré du « Deuil du rossignol » (Procné, que les dieux métamorphosèrent en rossignol, tue son fils Itys, le cuisine dans un chaudron, et le sert à la table de son mari qui a violé Philomèle, sa sœur chérie, et lui a coupé la langue) et des rapports mère/fils et mère/fille dans « les vieilles histoires » grecques (une mère peut tuer son fils ou souhaiter sa mort, mais son amour pour sa fille est indéfectible, un père peut sacrifier sa fille, mais il ne met jamais son fils à mort) est une confrontation entre la théorie freudienne sur les rapports parents/enfants et la structure imaginaire de la parenté en pays grec. Il arrive à Nicole Loraux d'utiliser une approche psychanalytique, tout en la discutant, dans des domaines assez inattendus, pour interpréter des données archéologiques par exemple (« La mère sur l'agora », *Les mères en deuil*, 1990) ! Sur l'agora d'Athènes, le sanctuaire de la Mère des dieux, une divinité adoptée au vie sièclejouxte à l'époque classique le *bouleutêrion*, le lieu de réunion de la *boulê*, le conseil des 500, et abrite les archives de la cité. Il y eut peut-être un temps où le temple et le bâtiment politique ne faisaient qu'un. Pour rendre compte de la vocation de la Mère à protéger la mémoire écrite de la cité, Nicole Loraux a recours, à la représentation que les Grecs ont de la matrice de la mère réceptrice de l'empreinte du père. Mais c'est dans son approche du politique, des turbulences de « la cité divisée » et de la décision collective de les mettre en oubli lors de la restauration démocratique de 403, que le recours à la démarche psychanalytique est peut-être la plus innovante.

Un cheminement *epistrophadên* (en zigzag) toujours relancé.

La mise en évidence de la réitération des mêmes questions d'un bout à l'autre du chemin parcouru ne rend pas compte toutefois de l'originalité d'une démarche qui consiste à ne jamais les clore, à zigzaguer de l'une à l'autre (le grec dirait que sa progression est *epistrophadên* !) et à les faire se relancer mutuellement pour circonscrire de nouveaux objets de recherche. Nicole Loraux s'est un jour définie comme une historienne de l'imaginaire hellène. L'expression n'est peut-être pas assez précise. Elle est une historienne des opérations de pensée nouées par les Grecs des cités archaïques et classiques et en particulier par ceux qui les ont mises en discours pour l'éternité, les Athéniens. Pour débrouiller les réseaux cachés qui relient leurs représentations mentales, elle essaye toutes les entrées dont elle est amenée à repérer l'existence en allant d'une question ouverte à l'autre. Elle tire un fil de chaîne, puis un autre, un autre encore ... et scande chaque fois la progression de ses trouvailles par un article. Lorsqu'elle estime que son travail a atteint — provisoirement — une certaine épaisseur, elle trame les fils tirés. L'ouvrage met en relation tous les résultats obtenus, mais se garde de poser une conclusion définitive. Le livre n'est jamais pour elle l'occasion d'une synthèse. Il est une étape dans une quête jamais close. Une synthèse bouclerait la recherche sur elle-même et une recherche privée de mouvement, d'ouverture, d'écoute et...d'*agôn*, de « lutte » de parole, serait sans doute pour elle une recherche embaumée. Pendant les dernières années de sa vie, cette façon de travailler et cette conviction qu'un livre ne peut être que ponctuel ont permis à Nicole Loraux, alors qu'elle était immobilisée par la maladie et tapait avec un doigt sur son ordinateur, soit de bâtir personnellement la trame d'articles réalisés à des dates diverses (*Né de la Terre. Mythe et politique en Grèce ancienne* en 1996, *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes* en 1997 et *La voix endeuillée* en 1999), soit de veiller à la réalisation d'un projet, élaboré depuis longtemps avec Carles Miralles et préparé lors des entretiens de Barcelone, *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*.

Pour retrouver la façon dont Nicole Loraux avance sur son chemin « non tracé », il faut suivre ses « filatures » dans l'imaginaire hellène, la regarder par exemple débrouiller, année après année, les opérations de pensée que les Athéniens ont nouées autour du récit de la fabuleuse naissance d'Erichthonios, le fondateur de la *polis* en tant que groupe de descendance masculine. Référence obligée des oraisons funèbres, le mythe de l'autochtonie représente un argument essentiel du discours démocratique. Il enracine le régime dans le temps sacré des commencements et rend compte de ses principes fondamentaux. C'est ainsi que Nicole Loraux l'analyse en 1977 dans sa thèse, mais une question - qui intéresse

immédiatement la recherche des féministes américaines et en particulier celle des rédactrices de la revue *Arethusa* - est déjà là : « dans cette histoire de l'origine athénienne où les hommes sortent de la terre pour se donner à la déesse vierge, quelle place reste-t-il pour les femmes ? » (*Les enfants d'Athéna* p. 12).

En 1981 Nicole Loraux publie *Les enfants d'Athéna*. Ce n'est ni un livre sur le mythe de l'autochtonie ni un livre sur l'histoire des femmes d'Athènes. Elle dit avoir voulu « suivre à la trace quelques trajets athéniens au cœur du récit des origines » (p. 26), quelques opérations de pensée sur la « citoyenneté et la division des sexes ». Une filature ne saurait être une synthèse. L'auteure met en relation cinq articles, dont trois ont déjà été publiés. Historienne du politique, elle revendique, face aux historiens des institutions, l'installation du mythe au cœur du politique (p.11) et, face aux mythologues, l'ouverture de celui-ci « sur la multiplicité des scènes civiques où la *polis* joue la représentation de son identité » (p. 18). Nicole Loraux épingle trois questions. La première : d'où viennent les femmes ? De Pandora, dit-elle, dans un article dédié à Jean-Pierre Vernant (*Arethusa* II, 1978) dont elle reprend l'interprétation du mythe de Prométhée² : Pandora, est la première mariée et le mariage représente la dernière étape de la définition de l'humaine condition. Toutes les interrogations grecques sur l'origine des femmes et sur leur rôle dans la reproduction, explique-t-elle, renvoient à ce mythe fondateur. Pandora n'est pas l'ancêtre de l'humanité, mais celle de la « race » (*genos*) des femmes et de toutes ses tribus. Deuxième question : les femmes d'Athènes existent-elles en tant que membres de la *polis* ? L'autochtonie, constate Nicole, ne se dit qu'au masculin : les femmes ne naissent pas et ne sont pas nommées d'après le nom d'Athéna. « Les Athéniennes, derechef, n'existent pas ». La représentation, sur le socle d'Athéna Parthénos, d'Erichthonios et de Pandora laisse supposer que la tradition athénienne conçoit deux groupes de descendance, masculine et féminine. Soit ! Mais troisième question : si les femmes d'Athènes appartiennent à la « race » des femmes, comment peut s'inscrire, dans l'imaginaire civique, leur solidarité avec la cité des autochtones ? Une comédie d'Aristophane et une tragédie d'Euripide, dit-elle, la donnent à entendre. Lorsque, conduites par Lysistrata, les femmes d'Athènes s'emparent de l'Acropole, la citadelle et le sanctuaire d'Athéna (où se trouve le trésor de la cité, le nerf de la guerre) et décident de la grève de l'amour pour obliger les hommes à faire la paix, elles mettent la race des femmes vouée au service d'Aphrodite, la déesse de la volupté et de l'amour, au service de la cité et de sa divine fondatrice qu'elles ont servie jusqu'à leur mariage. Dans *Ion*, avec le personnage de Créuse (p. 202), « la race des femmes acquiert ses lettres athéniennes de noblesse » en assurant la continuité de la cité des autochtones. Seule survivante de la maison du roi Erechthée, Créuse assure sa continuité et celle du pouvoir qu'elle exerce sur la cité, en légitimant Ion, le fils qu'elle a eu d'Apollon, et en lui transmettant avoir et pouvoir.

1981 encore, Nicole Loraux déplace son approche des mythes d'autochtonie dans le contexte des traditions religieuses hellènes. « Naître mortel », dans le *Dictionnaire des mythologies*, débrouille l'amalgame, souvent opéré par les spécialistes des religions, entre le mythe des origines de l'humanité (le mythe de Prométhée est quasiment hégémonique en pays grec) et les mythes de fondation des cités comme le mythe athénien de l'autochtonie. Le mythe des origines de l'humanité doit être lu, dit-elle, à la manière de Jean-Pierre Vernant, comme le mythe de la séparation des dieux et des hommes. La divinité ne crée pas l'homme à partir de la terre. Il existe déjà. Elle le fait mortel. Il n'y a pas de couple originel. La fabrication artisanale de Pandora par les dieux n'est pas celle de la mère de l'humanité. Elle achève sa définition : la femme apporte le corollaire de la mort, la reproduction sexuée. Faire des mythes de l'autochtonie où l'homme jaillit du sol, tel une plante, « les variantes locales » d'un mythe unique disant l'origine « terreuse » de l'humanité est, selon elle, une aberration. Ces mythes impliquent, en effet, l'enracinement continu des groupes sociaux dans leur territoire, des groupes qui se pensent sur le mode généalogique. « La politique athénienne du mythe », dans *Le dictionnaire des mythologies* également, analyse la façon dont le présent de la cité démocratique travaille « les vieilles histoires » de la tradition religieuse — le mythe de l'autochtonie et celui de Thésée — pour nourrir la représentation qu'Athéniens et étrangers doivent se faire de la cité et pour y intégrer les événements de l'actualité. Elle revient sur cette question dans *Le temps de la réflexion* — « Un Arcadien à Athènes » — où elle montre comment un événement de l'actualité — l'adoption de Pan après Marathon — peut modifier le paysage sacré et la tradition religieuse.

1981 toujours ! Nicole Loraux publie, dans *Le temps de la réflexion* également, « Ce que vit Tirésias ». L'article inaugure une approche du masculin et du féminin qui trace les limites du champ où s'ébattent *Les enfants d'Athéna*. Ancrée dans le temps sacré de la fondation de la cité par le mythe de l'autochtonie, « la stricte séparation du masculin et du féminin n'a d'autres lieux, d'autres frontières que le politique ou, plus exactement que l'idéologie du politique » écrit Nicole Loraux dans l'introduction de l'ouvrage — *Les expériences de Tirésias* — qui nouera ses recherches sur l'exceptionnelle richesse du registre grec de l'échange entre les sexes. Ce registre, dit-elle, ne s'épuise ni dans la catégorie de l'inversion, ni dans celle du mélange « qui mêle les opposés et brouille les frontières ». Dans toutes les opérations mentales portant sur la répartition binaire des sexes, il ne faut pas confondre la séparation et le déséquilibre dû à l'implacable supériorité attribuée de la masculinité.

Nicole Loraux n'en laisse pas pour autant le mythe de l'autochtonie au bord du chemin. Elle le passe dorénavant, pendant quelques années, au crible de la problématique du même et de l'autre. « Les bénéfices de l'autochtonie » (1982) est une analyse de la rhétorique qui se

greffe sur le mythe. Le discours est à double usage. Pour les Athéniens, il fonde la citoyenneté et fait oublier que la démocratie est une institution récente et contestée. Face aux Spartiates et aux autres Grecs, il proclame la pérennité de la cité, sa vitalité toujours renouvelée et la permanence de sa population citoyenne. Dans « Gloire du même, prestige de l'autre » (1987), Nicole confronte, sans s'interroger systématiquement sur les *realia*, les discours élaborés par les cités à partir de l'autochtonie et de l'altérité fondatrice et montre que dans ces deux manières de penser la citoyenneté, le même et l'autre sont des opposés compatibles. La rhétorique autochtone a besoin des autres pour les rejeter à la périphérie, la rhétorique de l'altérité a besoin, pour rendre compte de la continuité du groupe d'expliquer que les migrations n'excluent pas la constitution de souche.

En 1990, Nicole Loraux commence l'expérimentation d'une nouvelle entrée dans le mythe de l'autochtonie. Est-ce la rédaction de la postface de la nouvelle édition de l'ouvrage, publié en 1981, *Les enfants d'Athéna*, qui l'incite à renouer avec la problématique du genre ? Ne serait ce pas plutôt son approfondissement de la question de la maternité lors de la composition de son ouvrage sur *Les mères en deuil* ? Quatre articles, « La terre, la femme. Figures anciennes, constructions modernes » (1991), Pourquoi les mères grecques imitent-elles à ce qu'on dit la terre » ? (1992), « De Platon à Bachofen » (1993), « Le retour de l'exclu » (1994), remettent sur l'établi de l'historienne de l'imaginaire hellène l'étude des opérations de pensée nouées autour de l'ensemble femme/terre civique/autochtonie. Au cœur du problème la lecture d'une phrase de Platon dans l'oraison funèbre du *Ménexène* : « Ce n'est pas la terre qui imite la femme, mais la femme qui imite la terre ». Nicole Loraux propose de la lire dans son contexte. Platon, qui considère le mythe de l'autochtonie comme un beau mensonge, pastiche la rhétorique démocratique des oraisons funèbres qui fait des Athéniens un *genos* (un groupe de descendance masculine) enfanté par la terre. Pour mieux la railler il soutient que tout ce qui enfante possédant la nourriture appropriée, la terre a enfanté l'homme et la femme ne fait que l'imiter. Nicole Loraux se demande pourquoi, depuis Bachofen, anthropologues et historiens des religions lisent généralement cette phrase au premier degré et pourquoi, la rapprochant des images agricoles de la dation d'une fille en mariage (« je te donne cette fille à labourer » dit le père à son futur gendre), ils en viennent à établir un rapport d'analogie entre les femmes mariées et la terre civique, entre la fertilité et la fécondité. Affaire à suivre, sans doute, mais... Nicole Loraux, qui, à la demande de Maurice Olender pour les Éditions du Seuil, met en relation tous ses articles sur l'autochtonie dans *Né de la Terre* en 1996, abandonnera là sa filature.

Un cheminement poursuivi jusqu'au dernier jour.

1994 : Nicole Loraux ouvre, dans le cadre de l'EHESS, un Centre de recherches intitulé «

Histoires, Temporalités, Turbulences » destiné à prendre la suite du PRI (Programme de recherches intégrées) « Usages modernes de l'Antiquité » qu'elle avait dirigé pendant quelques années. Ce n'est pas un retour aux questions ouvertes dans *L'invention d'Athènes*. Elle ne les a jamais quittées. C'est un recentrage et un nouvel envol. Le titre choisi confirme le déploiement entre histoire, anthropologie et politique de sa recherche sur les opérations de pensée d'une cité grecque en mouvement et il installe, comme en témoigne la multiplication des pluriels, les investigations sur l'antiquité dans la modernité. Nicole Loraux a déjà commencé de mettre en relation ses recherches sur la *stasis* qu'elle publiera en 1997 sous le titre « *La cité divisée. L'oubli dans la cité* », ouvrage qu'elle dédiera à « Patrice qui sait bien que c'est mon livre par excellence »... Mais la maladie survient brutalement et elle ne pourra être que l'inspiratrice — l'âme — du nouveau centre de recherche auquel elle donnera, chaque année, son impulsion thématique. Celles et ceux qui, de près ou de loin, ont pris en chemin son « enquête au long court », parfois depuis *L'invention d'Athènes*, espèrent de toute leur force, pour elle et encore plus peut-être pour l'avenir de la recherche, que beaucoup de chercheuses et de chercheurs continueront à emprunter ses « voies traversières » et à mettre leurs pas dans ses pas.

[Le Sommaire et l'Édito d'EspacesTempsLes Cahiers/Clio, Histoire, Femmes et Sociétés. numéros 87-88.](#)